

Nuit blanche, nuit noire

Comédie par Patrick Genre

Eliane Dutronc, épouse Desouche, femme blanche.

François Desouche, homme blanc.

Hélène Granger, épouse Dufahy, femme noire.

Etienne Dufahy, homme noir.

Maréchal des logis chef Alcindor : Antillais, homme noir.

Gendarme Marie-Louise : Antillais, homme noir.

Tony Pannacotta : criminel notoire, connu sous le sobriquet de « l'égorgeur corse ». Homme blanc.

Esméralda Sputnik, dite « le vampire serbe » criminelle, compagne de Tony Pannacotta. Femme blanche.

Première partie.

Une violente tempête fait rage. On entend le vent hurler. La lumière est souvent vacillante. Un bel intérieur, moderne. Tableaux de prix, meubles design, canapé coûteux. Un jeu de scrabble sur une table.

François Desouche et Eliane Desouche née Dutronc sortent de la salle de bain, tous les deux en habits africains, tuniques « ethniques ». François tient à la main un gilet de sauvetage orange, Eliane le porte sur son boubou.

Eliane : Ouh ! Ça va mieux !

François *pose son gilet orange sur une chaise* : On se sent revivre.

Eliane : Une bonne douche bien chaude... Il n'y a rien de tel...

François : Et des habits secs...

Eliane : ...confortables...

François : ... peut-être un peu voyants ?

Eliane : Pratiques, en tout cas...

François : Tu vois, il n'en faut pas beaucoup pour se sentir bien.

Eliane : Ajoutons une goutte de parfum pour couronner le tout...Qu'en penses-tu ?

François : Hum... Très agréable ! D'une grande finesse.

Eliane : Numéro 8 et demi de Channel...

François : Ah oui, quand même... 8 et demi ! Mais tu en as peut-être mis un tout petit peu trop.

Eliane : J'ai simplement fini le flacon. Il n'en restait plus qu'un petit fond.

François : Un petit fond ?

Eliane : La moitié, quoi... mais tu sais, ces bouteilles sont ridiculement minuscules...

François : Tu peux peut-être enlever ton gilet de sauvetage, chérie, tu n'en as plus besoin, maintenant.

Eliane : Tu as raison, chéri. C'est un peu stupide, mais je m'y suis attachée... C'est un peu comme un talisman... Tu sais que je suis superstitieuse. Il m'a sauvé la vie...

François : Mais tu peux quand même le retirer. Nous sommes à l'abri, ici.

Eliane : Excuse-moi, mais après ce que nous avons vécu, il me faut un peu de temps pour reprendre mes esprits.

François : Je dois reconnaître que nous avons vécu des moments difficiles.

Eliane : Quand je suis tombée à l'eau, tu n'as pas hésité une seconde à sauter du bateau. Tu es un héros, mon amour !

François : Tu n'en doutais pas, non ? *A part*. Si je n'avais pas été moi aussi projeté du bastingage par une énorme vague, je ne suis pas sûr que...Avec l'assurance-vie qu'elle possède.

Eliane : Comment, chéri ?

François : Tu sais bien que je ferais tout pour toi, mon amour. D'ailleurs, que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre ? Que serais-je sans toi que ce balbutiement...

Eliane : Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu vois, toi aussi, le choc te fait délirer. Mais c'est fini, maintenant, mon chéri. Il faut dire que c'était vraiment horrible. Le plongeon dans la mer glacée, les vagues de plusieurs mètres de haut, le bruit assourdissant des flots, l'obscurité... J'en ai encore les jambes coupées.

François : N'exagère pas, la température de l'eau était fort agréable, on voyait la côte à quelques centaines de mètres, le courant nous amenait tranquillement à une plage de sable fin, dans une crique bien protégée, nous n'avions qu'à nous laisser porter...

Eliane : Tu es toujours pareil ! Nous avons échappé de peu à la mort dans une mer déchaînée et tu en parles comme d'une partie de canot sur le lac du Bois de Boulogne !

François : C'est mon défaut, tu le sais, je vois toujours le côté positif des choses. Nous n'étions quand même pas comme Ulysse jeté sur les rivages des Phéaciens...

Eliane : Qui ça ? Qui c'est, cet Ulysse chez les pharmaciens ?

François : Rien, une réminiscence littéraire.

Eliane : Une quoi ? Tu pourrais parler français, s'il te plaît.

François : En tout cas, nous avons bien fait d'écouter le commandant qui conseillait de mettre les gilets de sauvetage.

Eliane : Quand l'alarme a retenti nous étions prêts... Pas comme certains... Hélas ! *Elle se met à pleurer.* Que sont mes amis devenus...

François : Que j'avais de si près tenus...

Eliane : Hein ?

François : Excuse-moi... Encore une réminiscence...

Eliane : Ah ! Eh bien, réminisce-toi aussi de tous ces gens avec lesquels nous avons sympathisé au cours de la soirée du commandant : sont-ils morts, disparus, ou bien encore vivants ?

François : Ecoute, chérie, ce naufrage est bien triste, on est d'accord, mais ce qui compte, c'est que nous ayons sauvé notre peau. Nous ! Nous deux ! D'accord. On s'occupera du sort des autres plus tard.

Eliane : Tu n'as pas de cœur !

François : Je sais, tu me l'as dit cent fois... Mais dans mon métier, on ne fait pas de sentiment. J'ai appris à m'endurcir, et c'est grâce à cela que je suis devenu ce que je suis devenu ! Et je ne pense pas que tu aies des raisons de t'en plaindre !

Eliane : Je ne m'en plains pas, chéri. Je trouve seulement, que vu les circonstances, tu pourrais manifester...

François : Quoi ? De la compassion, de la pitié ? Qu'est-ce que c'est, la pitié ? Un hôpital ! A part ça, je ne vois pas !

Eliane : Quand même !

François : A quoi bon se lamenter sur le sort des autres ? S'ils sont vivants, tant mieux, s'ils sont morts, en voilà pour longtemps... C'est tant pis, nous n'y pouvons rien.

Eliane : Espérons que le capitaine aura réussi à conduire le *Discordia* jusqu'au port de Marseille !

François : Mais ne t'inquiète pas, la compagnie est assurée pour les naufrages, tu peux en être certaine. Tu verras, ils s'en sortiront très bien. Ils ont l'habitude chez Tosta croisières. En tout cas, nous, nous sommes vivants. Pour l'heure il faut aviser ! Analyser la situation. Voyons ce qu'il y a dans le bar... Je boirais bien un petit coup. *Il va vers le meuble-bar.*

Eliane : Tu ne trouves pas que ce boubou me boudine ?

François : Nous n'avons rien d'autre à nous mettre, il me semble ! Tiens, ce vieux whisky ne me semble pas mal... *Il se sert un verre.*

Eliane : C'est bizarre, d'ailleurs, cette histoire de vêtements. J'ai cherché partout, dans la grande chambre, dans les autres, j'ai fouillé dans les placards du couloir... Rien ! Il doit bien y avoir un dressing quelque part...

François : On est bien, ici, non... Pour le moment, contentons-nous de ce que nous avons... *Il prend un accent africain type Michel Leeb.* D'ailleurs, cette tunique te va très bien au teint, Fatoumata.

Eliane qui l'imite : Merci chéri, mais elle me boudine... Dis, elle ne te rappelle pas celle que j'avais achetée à Mboukala l'an dernier ?

François : Celle que la marchande voulait te vendre 10 000 francs ?

Eliane : Oui, la tunique multicolore... 10 000 francs ! 10 000 francs CFA ! Ces femmes n'ont vraiment peur de rien.

François : Elle a fini par la laisser à 2000 ! On ne me la fait pas, à moi. C'est que je sais marchander... Même s'il faut parfois utiliser la manière forte...

Eliane : Cette fois-là, tu avais quand même un peu exagéré...

François : Elle s'en est remise, ne t'en fais pas ! On ne devient pas riche en faisant du sentiment, je te l'ai dit cent fois !

Eliane : A propos, qu'est-ce que tu penses de la maison ?

François : Pas mal du tout. En tout cas, le whisky est excellent...

Eliane qui s'arrête devant le scrabble : Oh, une partie de scrabble à finir, ça te dit, chéri ?

François : Oh, tu sais, moi, le scrabble...

Eliane : Dommage, parce que je pourrais mettre un super mot ! Dix lettres avec un X compte triple !

François à part : Je crains le pire...

Eliane : Xylophone.

François : Xylophone ! *Il compte* : Neuf lettres, chérie...

Eliane : Dix, chéri. *Elle épelle* : X-i-l-o-p-h-a-u-n-e !

François à part : Je l'avais dit. *A Eliane* : Bravo, chérie. Mais je n'ai pas vraiment envie de jouer. Le naufrage, tu vois...ça me...

Eliane : Eh bien n'en parlons plus... Quand même, tu ne trouves pas que c'est vraiment un bel intérieur ? Tu as vu les tableaux ?

François : Les propriétaires ont du fric, ça se voit. Il y a peut-être un coffre-fort quelque part...

Eliane : Où est-ce qu'ils cachent leurs bijoux, à ton avis ?

François : C'est vraiment bizarre qu'ils laissent tout ouvert, comme ça, en pleine nuit, au milieu de la tempête...

Eliane : Ils sont peut-être sortis pour laisser refroidir la soupe.

François : Refroidir la soupe ? Tu es allée à la cuisine ?

Eliane : Non, mais j'ai l'impression d'être Boucle d'Or chez les trois ours ! On arrive dans une maison inconnue, ouverte à tous les vents, on visite... D'accord, Boucle d'Or ne portait pas un gilet orange.

François : C'est vrai, on entre, on prend une douche, on s'installe... On se sert un verre...

Eliane : Quelqu'un a mis mon boubou, dit la maman ourse de sa voix moyenne...

François : Quelqu'un a mis ma tunique, dit le papa ours de sa grosse voix ! Mais, dis, chérie, pour célébrer notre sauvetage, on pourrait essayer les lits... Si tu trouves celui du papa ours trop haut, celui de la maman ourse sera sans doute juste comme il faut...

Eliane : François ! Enfin, nous ne sommes pas chez nous...

François : Raison de plus ! Le mystère, l'inconnu, la peur d'être découvert, ça pimente la chose...

Eliane : François, je suis encore trop bouleversée pour penser à ça...

François : Ok ! Mais tu le regretteras !

Eliane : Ah, tu crois ?

François : N'en parlons plus... Maintenant, il faut tâcher de rentrer à la maison. Ce retard complique sérieusement mes affaires. Et on ne peut pas trop sortir habillés comme ça !

Eliane : Attends, pour immortaliser ce moment, je vais faire un selfie.

François : Un selfie ? Avec quoi ? Nos téléphones sont au fond de la mer, je te rappelle...

Eliane : J'ai trouvé un smartphone sur la commode. Viens, allez. *Il la regarde d'un air interrogatif*. Non, je n'ai pas regardé le contenu du portable...

François : Vraiment ?

Eliane : Enfin, juste un peu... Quand il le faut, je sais être discrète... Avec le gilet de sauvetage sur la tunique africaine, ça va faire un de ces effets ! Mes amies vont être folles de jalousie. J'imagine leur tête quand je vais leur raconter nos aventures... Allez, remets le gilet.

Viens plus près. *François repasse le gilet de sauvetage. Attention... Un, deux, trois. La lumière s'éteint d'un coup. Elle hurle. Au secours !*

François : Calme-toi !

Eliane : Mais j'ai peur de l'obscurité !

François : Eliane, nous sommes à l'abri, au sec, au chaud... dans une belle maison. Ce n'est pas chez nous, bien sûr, mais nous ne risquons rien. Donne-moi le téléphone. *Il l'allume. Je vais essayer de trouver une lampe. Il fait très sombre. On voit juste la lumière du téléphone qui se déplace, des bruits divers, des objets qui tombent, des jurons.*

François : Je ne trouve rien.

Eliane : Passe-le moi ! Je vais chercher. Ah, les hommes ! Les hommes ! Incapables de trouver une aiguille dans une botte de foin ! *Eliane se déplace dans la pièce avec le téléphone allumé.*

A ce moment, la porte s'ouvre, deux personnes entrent, tenant une lampe. Puis la lampe et le téléphone s'éclairent mutuellement. Silence, puis des hurlements ! A ce moment, la lumière revient. Les deux couples se font face, les blancs en vêtements africains et gilets de sauvetage et les noirs en cirés jaunes qui dégouttent.

Eliane : Le papa ours !

François : La maman ours !

Eliane : C'est la première fois que je vois des ours noirs et jaunes !

François : Ce doit être un effet du réchauffement climatique !

Etienne et Hélène : Mais qui êtes-vous ?

François : Oui, qui êtes-vous ?

Etienne : Non, qui êtes-vous, vous ?

François : Non, qui êtes-vous, vous ?

Hélène et Etienne : Nous, nous, nous...

Eliane : Oui, vous, vous, vous...

Hélène : Mais, mais, mais...

Eliane : Terminez vos phrases, c'est agaçant à la fin...

Hélène : Mais nous sommes les habitants de cette maison !

Eliane : Ah, les habitants de cette maison ! Bien sûr. Mais il fallait le dire tout de suite !

Etienne : Et vous, vous êtes des migrants ?

Eliane : Des migrants !

Hélène : Des migrants que des passeurs ont abandonnés sur nos côtes ?

Eliane : Des migrants ! Mais non, regardez-nous bien !

Etienne : Je vous regarde, et je vois des gens habillés de vêtements africains avec des gilets de sauvetage orange. Le gilet orange, ça ne trompe pas !

François : Mais regardez-nous ! Ouvrez vos yeux !

Hélène : Je ne fais que ça !

Eliane et François : Mais nous sommes blancs !

Etienne : Blancs ? C'est vous qui le dites.

Eliane : Nous sommes aussi blancs que vous êtes noirs ! C'est quand même facile à comprendre !

Etienne et Hélène retirent leurs cirés.

François qui s'impatiente : Bien, nous sommes chez vous, d'accord. Mais on ne va pas en faire tout un plat. OK ? C'est très simple : nous avons fait naufrage, nous étions trempés, nous avons vu la porte ouverte et nous sommes entrés. Quand vous voyez une porte ouverte, vous entrez, n'est-ce pas ? Surtout quand vous avez fait naufrage.

Etienne : Eh bien, euh... Je ne sais pas, je fais rarement naufrage...

Eliane : Vous étiez sortis parce que la soupe était vraiment trop chaude ?

Hélène : La soupe ?

Eliane : Je vous assure que nous n'y avons pas touché !

François : Eliane, s'il te plaît... Je vous remercie donc d'avoir laissé la porte ouverte, ce qui nous a permis de nous remettre de nos émotions, prendre une douche chaude, mettre des vêtements secs, boire un whisky... Excellent le whisky !

Hélène : Vous êtes entrés, vous avez pris une douche à la maison ? Et mis nos vêtements de bal masqué ?

Etienne : Maintenant nous aimerions rentrer chez nous. Alors, soyez gentils, appelez vos maîtres...

Eliane : François, on ne dit plus « vos maîtres », on dit « vos patrons »... Les temps ont changé, qu'on le veuille ou non !

François : Merci Eliane... Alors appelez vos patrons et nous saurons vous récompenser. Pas dans l'immédiat, car nous avons tout perdu dans le naufrage... Vous pouvez le comprendre. Mais dès que nous pourrons. C'est d'accord ?

Etienne : Oui bwana, merci bwana, moi y'en a bon nèg' moi y'en a vouloir t'aider... mais moi y'en a pas patrons.

Eliane : Comment, toi y'en a pas patron ? Vous n'êtes pas les gardiens de la maison ?

Hélène : Nous y'en a propriétaires, maame Scarlett... Je suis désolée.

Eliane : Il n'y a pas de quoi.

François : Ecoute, Mamadou, propriétaire, locataire, gardien, ce n'est pas notre affaire. Tu peux comprendre que maintenant nous voulons rentrer chez nous, après ce que nous avons vécu. Alors tu nous files les clefs de ta voiture, on va à la ville la plus proche, on prend le premier vol et on se tire d'ici. Une fois arrivé à la maison, je t'envoie un chèque qui te dédommagera largement des frais que notre aventure vous aura occasionnés, ça marche ?

Etienne : Non !

François : Comment non ?

Etienne : Impossible.

François : Impossible ? A cause de nos tuniques ? Des gilets ? Au fait, vous ne pourriez pas nous passer quelques vêtements un peu plus civilisés ? Costume, cravate... vous voyez ? Des vraies sapes, quoi ! Vous savez ce que c'est, la sape, hein, les blacks ? Tu dois bien avoir quelque part un costard trois pièces à me filer ?

Eliane : Oui, on a cherché partout, dans tous les placards, mais on a fait chou blanc... Chou blanc, c'est drôle, faire chou blanc ici... Dites, vous ne trouvez pas que le boubou me boudine ?

François : Et si vous aviez une robe mettable pour madame...

Hélène : Il est impossible de quitter la maison à cause de la tempête. Alerte rouge sur toute la côte. *La lumière s'éteint à nouveau.*

Eliane : Au secours... J'ai peur du noir !

François : Chérie, tu ne risques rien avec moi.

Etienne : Mais avec nous non plus, je vous rassure...

Hélène : Vous voyez. Tous les déplacements sont interdits jusqu'à nouvel ordre.

Etienne : Il faut prendre votre mal en patience.

Hélène : La situation devrait s'améliorer demain.

François : Demain ? C'est que je ne peux vraiment pas attendre, sinon ça risque de chauffer ...

Etienne : Chauffer ?

François : Non, rien...

Etienne : En attendant, je vais allumer quelques bougies. *La lampe se déplace dans la pièce. Puis s'éteint.* Zut, la pile est à plat. *Silence, la scène reste sombre.*

On aperçoit la silhouette d'Etienne qui se déplace dans la pièce.

François : C'est beau, l'instinct ancestral de l'indigène dans l'obscurité de la nuit originelle... Nous, enfants du confort et de la civilisation occidentale, nous avons perdu tout cela ! Incapables de nous repérer sans GPS.

Hélène : Le GPS, dans la maison ?

Eliane : C'est très grand chez nous...

Etienne : Aïe ! Mon genou... J'avais oublié la table basse.

François : Voilà qui illustre bien le problème de l'intégration... Il n'y a pas de tables basses dans la savane...

On entend un craquement d'allumette, Etienne allume trois ou quatre bougies.

Etienne : C'est mieux comme ça, non ?

Eliane : C'est magnifique, tellement intime... Et tellement romantique ! Cela me rappelle quand nous avons fait ce safari au Kenya. Tu te souviens François ? Pas d'électricité dans la case, pas de téléphone, à vivre comme des sauvages, comme les Africains, quoi, une semaine de rêve ! Enfin, c'est une réalité que vous connaissez mieux que nous.

Hélène : Ah bon ? *La lumière revient.*

Eliane : Oh non, déjà... On n'a même pas eu le temps de s'habituer au noir... S'habituer au noir, c'est drôle de dire ça ... *Elle rit stupidement.*

François : Dites, vous n'avez pas peur de laisser votre maison ouverte, comme ça, la nuit... C'est imprudent...

Eliane : Oui, tout le monde n'a pas notre discrétion ni notre savoir-vivre.

François : D'autres, moins scrupuleux, pourraient vous voler...

Hélène : Au fait, j'avais laissé mon portable sur la commode. Vous ne l'auriez pas vu ?

Eliane : Votre portable... Euh, je suis désolée, je l'ai gardé sur moi. J'ai exactement le même... Vous savez ce que c'est, on agit par réflexe, machinalement...

Hélène : Par inadvertance, en un mot...

Eliane : Inadvertance, je ne sais pas, mais je l'ai fait sans y prêter attention. Bon, eh bien, je vais vous le rendre...

Hélène : Merci...

Eliane : Au fait, il n'y a plus de numéro 8 et demi de Chanel...

Hélène : Quel rapport ?

Eliane : Le naufrage.

Hélène : Le naufrage ? La fin du flacon serait une conséquence de la tempête ? Après l'eau de mer, l'eau de parfum ?

Eliane : Entre femmes on se comprend, n'est-ce pas ?

Hélène : Assurément.

Etienne : Si nous sommes sortis en urgence, c'est parce que nous avons entendu, au plus fort de la bourrasque, des appels au secours, qui venaient de la plage.

Eliane : Oui, je criais « help, help », comme dans les films, c'était si drôle... J'avais même commencé à écrire « Au secours » sur le rivage avec des petits cailloux, mais je ne savais plus si « secours » ça prend un s ou un t à la fin. Enfin, c'était pour qu'on nous voie d'un hélicoptère ou d'un avion.

François : Il faisait nuit noire, Eliane !

Hélène : Nous, nous avons pris nos cirés et une lampe, et nous sommes partis dans le vent et la pluie. Nous n'avons même pas pensé à fermer la porte.

Etienne : Nous avons aperçu les feux d'un grand navire qui passait au loin.

Hélène : Puis il a disparu derrière le cap.

Etienne : Nous avons parcouru la plage de long en large à la recherche de naufragés. En vain.

Hélène : Nous sommes restés dehors un long moment, battant les buissons, dans la tempête, marchant sur la dune, dans l'obscurité.

Etienne : Et puis, la mort dans l'âme, nous sommes rentrés. Et nous vous avons trouvés ici.

Hélène : Sains et saufs.

Etienne : En bonne forme apparemment.

François : Tout est pour le mieux, donc. Bien, dites, j'ai un peu faim, les émotions ça creuse... Vous ne pourriez pas nous préparer un petit casse-croûte ?

Eliane : Si nous devons passer la nuit ici... Le buffet du paquebot venait d'ouvrir quand nous sommes tombés à l'eau. Quel dommage, si le navire a fait naufrage, toute cette bonne nourriture perdue !

Hélène : Je m'occupe de préparer à manger. Nous aussi, nous avons faim.

Eliane : Je vais vous donner un coup de main. *Les deux femmes sortent.*

François qui se sert un autre verre : Vous prenez un verre ?

Etienne : Non merci.

François : Mais il est vraiment excellent.

Etienne : Oui, je sais.... Vous l'avez échappée belle, si j'ai bien compris.

François : C'est exact, mais maintenant c'est du passé. Soyons positifs. Il faut toujours prendre les choses du bon côté.

Etienne : Je vois que vous êtes un battant.

François : Oui, c'est vrai. Je cherche à profiter au maximum de toutes les opportunités que la vie m'apporte. Je vais de l'avant. Les obstacles, je les franchis, ou je les abats. J'entreprends. Je suis dans les affaires...

Etienne : Je l'avais compris. Quelles affaires ?

François : Les affaires... Les affaires... Ah, si tout le monde était comme moi. Tenez, les Africains, si au lieu de se complaire dans le misérabilisme, dans les gémissements, donnant toujours la faute aux autres, le colonialisme, l'esclavage...s'ils se prenaient vraiment en main... au lieu de pleurnicher... Enfin, il faut être objectif quand même, s'il n'y avait pas eu l'esclavage, on n'aurait pas le jazz ou les Harlem Globetrotters... Et le colonialisme, il a eu du bon aussi, qu'on le veuille ou non... Regardez, la France : sans les anciennes colonies, on n'aurait pas une équipe de foot championne du monde...Hahaha...

Etienne : Pourquoi me dites-vous cela ?

François : Eh bien, parce que...

Etienne : Parce que je suis noir ?

François : Eh bien oui. Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

Etienne : Non.

François : Vous voyez. Je l'avais dit.

Etienne : Mais je suis Français.

François : Ah, Français ! D'accord, mais Français Français, ou bien Français... Français... ?

Etienne : Ma femme est née près d'ici, à Roqueblanc, à quelques kilomètres... Moi je suis de Montréal.

François : Montréal ? Vous n'avez pas l'accent...

Etienne : Montréal-la-Cluse, dans l'Ain...

François : Ah ! Montréal-la-Cluse... Dans l'Ain...

Etienne : Et je n'ai pas l'accent.

François : Dites, puisque nous sommes entre hommes... C'est vrai ce qu'on dit des noirs ?

Etienne : Qu'est-ce qu'on dit des noirs ?

François : Eh bien, qu'il y a au moins un domaine où vous avez une longueur d'avance sur les blancs ?

Etienne : C'est vrai !

François : Ah !

Etienne : Demandez à ma femme... *Les deux femmes passent la tête par la porte de la cuisine.*

Eliane : Ce sera prêt dans dix minutes.

Hélène : Rien de bien extraordinaire...

François : Un poulet yassa ? Un mafé ?

Etienne : Des gaudes ?

Hélène : Désolée, mais ce sera juste un plat de spaghetti ...*Elles disparaissent dans la cuisine.*

François qui s'attendrit : Des spaghetti... Oh, des spaghetti... Rien ne pouvait me faire plus plaisir... Cela me rappelle ma grand-mère napolitaine... Elle faisait ses pâtes elle-même, et sa sauce tomate aussi... Ah, nonna, nonna... Et les babà... les babà... les petits babà napolitains.
Il pleure.

Etienne : Votre grand-mère, elle est morte ?

François : Oui.

Etienne : Je suis désolé... L'âge ?

François : Non.

Etienne : Une maladie ?

François : Non, elle a pris une balle en attaquant le restaurant d'un concurrent...

Etienne : En attaquant le restaurant d'un concurrent ?

François : Ce salaud l'accusait de mettre de la mozzarella avariée dans sa pizza.

Etienne : Non !

François : Remarquez, c'était vrai, mais lui aussi, il faisait la même chose. Ah, nonna, nonna, tu me manques. J'ai tout appris avec elle... *Les femmes reviennent.*

Eliane : Je vois donc que vous en avez profité pour faire connaissance.

François : A vrai dire nous ne nous sommes même pas présentés.

Etienne : Et c'est regrettable. Moi je suis Etienne Dufahy...

Hélène : Hélène Granger, épouse Dufahy.

François : Etienne Dufahy ?

Eliane : Hélène Granger, épouse Dufahy ?

Etienne : Eh oui, tout le monde ne peut pas s'appeler Durand...

François : Eh bien, François Desouche, pour vous servir. Enfin, façon de parler...

Eliane : Eliane Desouche, née Dutronc.

Hélène : Dutronc, comme...

Eliane : Oui, Dutronc, comme l'autre. Le chanteur. Le fumeur de cigares. Le mari de Françoise Hardy.

Hélène : Ils sont toujours mariés, Dutronc et Hardy ?

Eliane : Il paraît. En tout cas, chacun vit de son côté. Lui en Corse...

François : Ah ! La Corse, mon pays... Corse, île d'amour, pays où j'ai vu le jour, j'aime tes frais rivages et ton maquis sauvage...

Eliane : Hardy vit à Paris...

François : Hardy vit à Paris ?

Etienne : C'est passionnant.

Eliane : Bon, ce n'est pas nos affaires. Et dans le show bizz... n'est-ce pas ! Il s'en passe de drôles...

François : Eliane, sais-tu que monsieur Dufahy est de Montréal ?

Eliane : De Montréal ? Vous n'avez pas l'accent !

François : De Montréal-la-Cluse, dans l'Ain ! *Il rit.*

Eliane : Ah, dans l'Ain... Et où c'est l'Ain ?

François : A côté de l'Autre...

Eliane : L'Ain, c'est à côté de l'Autre ? Et l'Autre c'est où, alors ?

François : C'est bon, chérie, ne te fatigue pas, c'est trop compliqué pour toi.

Eliane : Mais explique-moi, au lieu de te moquer... Tu es méchant, tu me rabaisse toujours devant les gens...*Elle pleure.*

Hélène : Allons, Eliane, calmez-vous, vous avez subi un grand choc, vous et votre mari... et...

Eliane : Mais il est tout le temps comme ça... C'est un sale type... Il m'a épousée pour mes sous... Oui, lui qui vient d'une famille de rastaquouères, de métèques...

François : Eliane, n'insulte pas mes parents ! Tu sais qu'on a le sang chaud...

Hélène : Allons, ça va passer, Eliane. Et puis, il a plongé pour vous sauver la vie, à ce que vous m'avez dit dans la cuisine.

Eliane : Oui, c'est vrai... Mais c'est quand même un sale type.

François : *A Etienne* : Vous comprenez, Corses, Napolitains, on n'est pas tendres...

Eliane : Tu as tort, les napolitains sont très tendres, une couche de vanille sur un étage de chocolat puis une autre couche de vanille... Une blanche au-dessus du noir et une en-dessous... ou le contraire, selon les goûts... *Elle rit stupidement.*

François : Eliane !

Etienne : Excusez-moi, mais maintenant que nous sommes réunis, j'aurais quelques questions à vous poser.

François : Des questions à nous poser ? Je n'aime pas qu'on me pose des questions... C'est plutôt moi qui les pose, en général, les questions.

Eliane : Chéri, ils sont chez eux, quand même.

François : N'empêche que, répondre à des questions posées par des bamboulas...

Eliane : Des Bamboulas, c'est joli, non ? Bamboulas... Vous ne trouvez pas ? Bamboula... ça fait... Italien... hihhi... Bambola, Bambolina... lalala...

Etienne : Bamboula, oui, c'est un terme affectueux, on dirait du Thierry Roland. Donc, si vous acceptez de répondre à quelques questions posées par un négro...

Eliane : Il ne faut pas dire négro, ou nègre, c'est raciste... Vous ne le saviez peut-être pas, mais je vous l'assure, il ne faut pas dire négro ni nègre. Ce sont de très vilains mots. On peut dire homme de couleur, par exemple, j'aime bien homme de couleur, car le noir c'est une couleur, n'est-ce pas ?

François : Oui, Eliane !

Eliane : La preuve, on ne dit plus têtes de nègres, pour les pâtisseries, mais têtes d'homme de couleur... bon, ce n'est pas très pratique, c'est vrai...

François : Eliane ! *A Etienne.* C'est bon, allez-y, puisqu'il le faut.

Etienne : Eh bien, vous débarquez comme ça, sur nos côtes, avec un gilet de sauvetage, habillés en tenue africaine... Vous savez que la loi nous interdit d'héberger des migrants, et que nous devons vous signaler aux autorités ? Sinon nous risquons une amende ou une peine de prison. Oui, la solidarité est un délit !

Hélène : C'est comme ça qu'on pratique la fraternité dans ce pays.

François : Oh, la fraternité ! La fraternité ! La liberté, ok, mais dans certaines limites, l'égalité, j'ai déjà pas mal de doutes, mais franchement, la fraternité, c'est bien joli, mais, objectivement, ça ne sert pas à grand-chose, et encore moins dans les affaires.

Eliane : Mais avec nous, vous ne risquez rien, nous vous l'avons déjà dit, nous ne sommes pas des migrants. Les migrants ce sont des gueux, des misérables, des pouilleux, qui veulent profiter de la richesse de l'Europe, se goberger aux frais de la princesse. Nous nous sommes des Européens riches qui veulent rentrer dans leur pays riche.

Etienne : Je veux bien vous croire, mais vous n'avez pas de papiers, autant que je sache... Et les sans-papiers, les clandestins...

François : Mais nous sommes blancs, je l'ai dit cent fois, ça remplace tous les papiers, non ?

Eliane : Même quand on est blanc, il faudrait justifier de son identité ?

Etienne : Pas de papier d'identité, pas d'identité ! Je regrette.

Hélène : Dites, quel est le dernier pays où votre bateau a fait escale ?

Eliane : La Grèce.

Etienne : Eh bien, s'ils vous arrêtent, vous serez envoyés dans un centre de rétention en Grèce, premier pays européen où vous avez débarqué.

Eliane : Ah non, pas en Grèce, j'ai horreur de leur machin, là, leur mousica...

François : Leur mousica ?

Eliane : Tu sais bien, leur gratin d'aubergine avec de la viande...

François : Ah, la moussaka...

Eliane : Et la salade grecque, ça va bien une fois... mais bon, les petits cubes de fêta, les tomates, l'huile d'olive... Par contre, les concombres au yaourt, appliqués le soir comme masque de beauté, c'est super...

François : Et, entre nous, ils ont quand même des mœurs bizarres...

Eliane : L'amour entre hommes, il y aurait beaucoup à dire là-dessus, ... Enfin, c'est à la mode... Même chez nous... De nos jours, on en voit des vertes et des pas mûres...

Etienne : Vous avez fait escale sur quelle île ?

Eliane : Lesbos.

Etienne : Ah, Lesbos... Vous voyez, il y en a pour tous les goûts, madame...

Hélène : Vous pourrez faire votre demande d'asile quand on vous aura remmenés là-bas. Avec un peu de chance, dans un an ou deux, vous aurez une réponse de la France.

Etienne : Ou même, plus probablement, ils vous renverront en Turquie. Ils ont des camps très bien en Turquie, des centres fermés financés par l'Europe. Par nos impôts... Vacances tous frais payés sur la côte égéenne... Il y a pire...

François : En Turquie ! Dans des camps !

Eliane : Oh non ! Vous avez vu Midnight express ?

Etienne : C'est la règle pour tous les migrants clandestins.

François : Mais je vous l'ai dit cent fois, nous ne sommes pas des migrants clandestins... Je vous assure que je m'appelle François Desouche, que sur ma carte d'identité il est écrit citoyen français, « signe particulier néant.. » « Signe particulier néant » vous comprenez !

Eliane : C'est clair, non ? Ecrit noir sur blanc... Noir sur blanc. *Elle rit stupidement.* Enfin, ce n'est pas comme vous !

Etienne : Pas comme nous ?

Eliane : Oui, vous, il y a bien écrit « signe particulier : noir. »

Etienne : Noir ? Etre noir est un signe particulier ?

Eliane : Evidemment, ça se voit comme le nez au milieu de la figure, que vous êtes noir !

Etienne : Notre peau noire, ah, oui, bien sûr, c'est cela notre identité ! Et l'identité, ça aurait à voir juste avec la pigmentation de notre épiderme !

François : Oui, plutôt !

Etienne : Moi, quel que soit mon taux de mélanine, ne vous en déplaise, je suis Français, parce que je suis né dans ce pays, que j'aime. Et je suis heureux que des citoyens, ici, en France, aient placé le droit du sol en premier.

François : Enfin, bon, c'est quand même assez discutable, ces croisements de populations, ces métissages...cette hybridation...

Eliane : Moi, j'aime que les choses soient bien nettes, les noirs en Afrique, les Blancs en Europe, les jaunes en Asie...

Hélène : Et les peaux-rouges en Amérique...

Eliane : Oui, les peaux-rouges en Amérique...Mais, les peaux-rouges, en fait, il n'y en a plus guère, je le reconnais...

Hélène : Oui, le peau-rouge n'est pas très résistant...

Eliane : Et tous les autres, là-bas, sont des enfants d'émigrés, il faut bien l'admettre...

Hélène : Des blancs, des noirs, des jaunes, des rouges, c'est très coloré l'Amérique.

François à part : Mais, objectivement, en Amérique, il vaut quand même mieux être blanc...

Etienne : Quelle importance, si nous sommes né ici ou là ? Ce qui compte, c'est d'aimer le pays où nous vivons, dont nous parlons la langue, où nous élevons nos enfants, et dont nous partageons les idéaux.

Hélène : Le hasard m'a donné la France comme patrie, et j'en suis très heureuse.

Etienne : Car, que nous le voulions ou non, nous sommes tous le fruit du hasard...

Hélène : ... un hasard constitué d'une longue suite de rencontres fortuites, l'union de nos parents, de nos grands-parents, on pourrait remonter jusqu'à la nuit des temps, même à Adam et Eve, si vous voulez, qui, permettez-moi de le rappeler, étaient noirs et venaient d'Afrique, à ce que disent les scientifiques...

Etienne : Notre identité, c'est notre humanité...C'est le respect de chaque être sur la Terre... Et certainement pas les différences absurdes que certains exacerbent. Oui, on est chez nous...

Hélène : ...on est chez nous, nous tous, les humains, on est chez nous sur cette Terre car il n'y en a pas d'autre.

Etienne : Certains ont tracé des lignes sur les cartes, mais cela n'empêche pas le globe de tourner et le soleil de luire pour tout le monde.

Hélène : Et le premier devoir de l'homme c'est la solidarité et de porter assistance aux personnes en danger.

François : C'est bien joli tout ça, vos trucs de curés ou d'altermondialistes, mais vous ne m'ôtez pas de la tête qu'il y en a quand même qui sont plus différents que les autres. Et je vais vous dire, pour moi, l'identité française ce n'est pas compliqué, c'est le fait d'être un mâle blanc, de manger du jambon, des rillettes et du camembert, et de boire du vin rouge, ne cherchez pas plus loin !

Etienne : Le béret basque et la baguette de pain sont en option...*A ce moment on frappe à la porte. Excusez-moi. Il se lève, et va à la porte. Il regarde par le judas. Les gendarmes ! Ils se regardent tous, paniqués. Les coups continuent contre la porte.*

François : Les gendarmes !

Hélène à François et Eliane : Les gendarmes, vous comprenez ? *Eliane et François restent interdits. Les gilets, les boubous...*

François : Les gilets, les boubous...

Eliane : Les gilets, les boubous ?

Hélène : Oui, les gilets, les boubous, vite, vite, cachez-vous ! Cachez-vous, les migrants ! *Panique. François et Eliane se jettent derrière le canapé.*

Etienne qui ouvre enfin aux gendarmes : Excusez-moi, avec le bruit du vent, je n'avais pas entendu. *Les deux gendarmes sont noirs. Ils parlent avec un accent antillais.*

Gendarme Alcindor : Eh bien, mon ami, il faudra passer chez Audi-clair... C'est vrai que vous n'êtes pas zoreilles, ni l'un ni l'autre à ce que je vois... Hihih. Bonsoir madame, bonsoir monsieur. Maréchal des logis chef Alcindor...

Etienne : Bonsoir, monsieur, Etienne Dufahy.

Hélène : Bonsoir, messieurs. Hélène Dufahy.

Gendarme Alcindor : Et voici mon collègue, Gendarme Marie-Louise.

Eliane cachée qui ne peut se retenir de rire : Gendarme Marie-Louise ! Hihih...

François : Chut !

Gendarme Marie-Louise : Pardon ? Il y a quelqu'un d'autre ici ?

Etienne : Non, non, c'est... le vent sous la fenêtre...la fenêtre ne joint pas très bien... ça fait chii chii...

Hélène : Depuis le temps que je te demande de la réparer !

Gendarme Alcindor : La tempête va encore durer toute la nuit, donc, vous tenez bien les volets fermés, et vous ne sortez pas. Interdiction absolue ! C'est bien clair !

Etienne : Nous n'en avons vraiment pas l'intention, je vous l'assure.

François *qui se lève légèrement, regarde par-dessus le canapé, à voix basse* : Les gendarmes, ils sont noirs tous les deux !

Eliane : Ah, mon dieu, mon dieu, on a dérivé jusqu'aux Antilles !

François : Chut ! Tais-toi !

Gendarme Marie-Louise : Pardon ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

Etienne : Moi, rien...

Gendarme Marie-Louise : J'ai entendu comme un chuintement...

Hélène : Oh, c'est les pâtes ! C'est les pâtes !

Gendarme Alcindor : Célépates ?

Gendarme Marie-Louise : Célépates ?

Hélène : Oui, c'est les, c'est les, c'est mes, c'est mes, mes...

Gendarme Marie-Louise : C'est Mémé ?

Hélène : Spaghetti...

Gendarme Marie-Louise : Mémé Spaghetti ! C'est quelqu'un de votre famille ?

Hélène : Je file arrêter le gaz... *Elle sort.*

Gendarme Alcindor : Je vous invite donc à la plus extrême prudence. Et encore un fois, ne sortez pas de chez vous ! Nous allons continuer notre tournée et nous assurer que personne n'est en danger. Nous repasserons dans un moment. Bonne soirée.

Hélène *qui revient* : C'est cuit !

Gendarme Marie-Louise : Pardon ?

Hélène : Les spaghetti, je disais. C'est cuit.

Gendarme Alcindor : Les spaghetti sont cuits, très bien ... Bon appétit...

Hélène : Non, je voulais dire, c'est cuit, c'est râpé...

Gendarme Alcindor : Oui, râpé, c'est meilleur avec du fromage râpé.

Hélène : Non, je voulais dire, je suis arrivée trop tard.

Gendarme Alcindor : Ah ! Je suis désolé pour vos spaghetti.

François : Les spaghetti sont foutus ! Oh non ! Mamma mia... *Il pleure.*

Gendarme Alcindor : Comment ? *A Etienne qui fait semblant de pleurer.* Vous pleurez ?

Etienne : C'est l'émotion. Les pâtes sont ratées.

Gendarme Alcindor : Vous pleurez pour des spaghetti...

Etienne : Vous comprenez, ma grand-mère était napolitaine...

Gendarme Alcindor : Ah ! Mémé Spaghetti...

Etienne : Alors, bien sûr, les pâtes, chez nous, c'est sacré.

Gendarme Marie-Louise : Votre grand-mère était napolitaine ?

Etienne : Oui, napolitaine, noire et blanche...comme les gâteaux, vous voyez...

Gendarme Alcindor : Allez, remettez-vous, monsieur. La tempête nous rend tous nerveux. Reposez-vous, asseyez-vous tranquillement sur ce canapé. *Il s'approche dangereusement du canapé.*

Hélène *qui hurle* : Non, non, il est cassé... le canapé est cassé.

Gendarme Alcindor : La fenêtre ne joint pas, le canapé est cassé et les pâtes sont ratées... ça fait beaucoup. Je vous souhaite bien du courage pour la suite...

Gendarme Marie-Louise : Chef, il faut qu'on y aille !

Gendarme Alcindor : Ok, eh bien, bonne nuit, madame, monsieur...

Hélène : Bonne nuit. Et merci.

Etienne les accompagne vers la porte. Hélène retourne en cuisine.

Gendarme Alcindor *qui retient un peu Etienne à l'écart* : Une dernière chose : je ne voulais pas effrayer votre femme, mais, cette nuit, n'ouvrez la porte à personne. Sauf à nous, bien sûr. Pour plus de sécurité, nous allons choisir ensemble un mot de passe, d'accord ?

Etienne : D'accord.

Gendarme Alcindor : Sésame ouvre-toi ?

Gendarme Marie-Louise : Trop facile.

Etienne : Tire la chevillette et la bobinette cherra ?

Gendarme Alcindor : Ti'e la chevillette et la bobinette che'a... pas terrible.

Gendarme Marie-Louise : Alors : ouvrez biquets, et foin du loup.

Gendarme Alcindor : Très bien, très bien, alors : « ouvrez biquets, et foin du loup. » Vous retiendrez ? N'ouvrez que si vous entendez cette phrase. Répétez !

Etienne : Ouvrez, biquets, et foin du loup.

Gendarme Alcindor : Bien. On vient de nous annoncer qu'un dangereux bandit, aidé par sa compagne, a profité de la tempête pour s'évader de la prison des Rochettes. Le couple a été signalé dans la région.

Etienne : Un dangereux bandit ?

Gendarme Marie-Louise : Accompagné de sa femme.

Gendarme Alcindor : Il s'agit de Tony Pannacotta, surnommé « l'égorgeur corse », car il travaillait dans un abattoir à Bastia, condamné pour grand banditisme, proxénétisme, trafic de drogue, trafic d'armes et j'en passe...

Gendarme Marie-Louise : Et sa compagne, Esméralda Spoutnik, dite « le vampire serbe »....

Gendarme Alcindor : Ils sont dangereux, croyez-moi. Ce sont tous deux les rois de l'évasion, et ils ont développé une incroyable capacité à changer leur apparence. Soyez sur vos gardes cette nuit, même si on pense qu'ils se dirigent plutôt vers l'ouest. En cas de besoin n'hésitez pas à nous prévenir. Tenez voici un portrait de ces bandits. Les photos ne sont pas très bonnes, il faut l'avouer. Vous n'oublierez pas : « Ouvrez biquets...

Gendarme Marie-Louise : « ...et foin du loup. »

Etienne interdit, fait des gestes en direction du canapé. : Là, là, là...

Gendarme Alcindor : Lalala... Oui, c'est bien, en France, tout finit par des chansons, n'est-ce pas... Surtout, gardez votre sang-froid, la tempête nous rend vraiment tous nerveux... Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer. *Ils sortent. Hélène revient de la cuisine.*

Etienne effrayé revient dans le salon, tenant la photo devant lui : Tony Pannacotta et Esméralda Spoutnik !

Hélène : Qu'est-ce que tu dis ?

Etienne : Eux là, eux, là, eux là...

Hélène : Oui, eux là eux, là, eux là, eux là... Explique-toi plus clairement, chéri...

Etienne : Tony Pannacotta et Esméralda Spoutnik, c'est eux, là.

Hélène : Et qui sont Tony Pannacotta et Esméralda Spoutnik, s'il te plaît ?

Etienne : Des des des des...

Hélène : Tu deviens bègue, ma parole !

Etienne : Des assassins ! *Il montre le canapé.*

Hélène : Ha ! Des assassins.

A ce moment la lampe s'éteint. On n'y voit qu'à la lumière des bougies qui sont restées allumées. On entend des hurlements. On laisse toute latitude au metteur en scène pour régler la scène chaotique qui suit. On entend.

Etienne : Rendez-vous, vous êtes cernés !

François : La garde meurt mais ne se rend pas ! Mais lâchez-moi. Lâchez-moi ! Aïe ! C'est toi Eliane ?

Hélène : Chéri, je te signale que tu es en train de me mordre le pied !

La lumière revient : Etienne est en train d'étrangler sa femme, tandis qu'Eliane est assise sur son mari, couché par terre, elle tient une chaussure à la main et s'apprête à le frapper. La lumière s'éteint à nouveau.

Fin de la première partie.

